

Séminaire d'été 2022 : L'Angoisse

Vendredi 26 août 2022

Intervention de **Luciana M. Testa**

« Trop souvent la matière en moi a brisé la forme que je volai lui donner »

E.T.A. Hoffmann

J'ai de nombreuses questions ouvertes concernant ma pratique de l'écoute de l'angoisse, de la peur et des les spécifiques inhibitions de ces jeunes qui se présentent au premier entretien en ces termes : « Je suis gay. Je n'ai rien à comprendre, j'ai déjà lu un tas d'ouvrages de la communauté LGBTQ+. Mais j'ai peur... », affirme Leonart, 24 ans, fils d'immigrés albanais.

« Je viens de la communauté LGBTQ+, je suis bisexuelle », fut la réponse de Nathj à ma question sur ses origines. Cette très belle jeune Hongroise de 25 ans a vécu en Italie pour suivre des cours à la faculté de philologie romane de Milan. Elle a fait une demande de service civique international pour travailler dans une institution œuvrant pour la protection des mères et de leurs enfants, bien qu'elle souhaiterait plutôt s'occuper des traductions pour la communauté. Sa réponse venait-elle de un malentendu ? « Parler de malentendu, disait Lacan, ici n'équivaut nullement à parler d'échec nécessaire, on ne voit pas pourquoi, si le réel est toujours sous-entendu... ». Tout de suite, avec sa formule elle me disait quelque chose de fondamentale de son rapport au signifiant et au engagement de son corps.

Il me semble que depuis qu'ils ont révélé leur identité sexuelle à leurs amis et collègues et affirmé publiquement leur adhésion aux principes postmodernes de l'affranchissement du binarisme sexuel, ces deux jeunes sont confrontés à un obstacle de taille, peut-être le seul dont ils ont conscience. C'est la fracture qu'ils vivent avec une angoisse proche de la terreur à l'idée de le dire, de devoir le dire à leur père réel. Leurs pères et mères, qui les apprécient pour la diligence dont ils font preuve sur la scène du monde, ignorent tout la leur question sexuel. Pour Leonart, le dire « à mon père – un vrai rustre – et à mon oncle, ce sera encore plus terrifiant : ils me mettront à la porte ». Pour Nathj, le dire à un père enseignant – son père et sa mère sont tous les deux professeurs – « qui, m'explique-t-elle avec une certaine satisfaction, a ouvert un centre de pédagogie privé en Hongrie après la chute de la dictature ».

Le fait de « dire, le dire au père » semble être la démarche impossible qui met fin à leur discours si habilement assertif et les plonge dans le silence. C'est le pas à éviter en raison de l'angoisse envahissante et de la peur des conséquences. Ils mettent tous les deux en jeu des déplacements phobiques que je ramène, en raison des rares éléments dont je dispose pour l'instant, à une aversion active pour tout ce qui dans le Réel, dans leur réel et dans la réalité, concerne la fonction phallique en tant qu'elle fait semblant de l'autorité.

Cet empêchement a été contourné jusqu'à présent grâce au déplacement indéfini dans le temps pour Leo et dans l'espace géographique du va-et-vient de Nathj, qui depuis l'Autre scène répond « Oui et Non », « ni Oui ni Non ». Sur cette lancée, je me suis demandé : « D'où viennent-ils ? » Ils disent de la communauté LGBTQ+ , qui est un autre lieu collectif du Savoir soutenu par le réseau numérique. Ce réseau est utilisé au

profit de la transmission internationale d'ouvrages, de textes narratifs d'expériences existentielles subjectives. C'est un lieu de narration, mais : « d'où prennent-ils la parole ? »

Le premier effet est qu'ils parlent à partir de la certitude de la transmission de ce Savoir, une certitude que je saisis directement dans leur discours – et je la saisis encore mieux quand Leonart me corrige ponctuellement – par rapport à l'absence ou à l'élosion volontaire et ponctuelle des signifiants homme/femme.

Ces signifiants des positions sexuées sont remplacés par le terme neutre de « personne ». « Nous sommes tous des personnes, nous sommes tous égales et tous différents parce que ce n'est qu'un jeu de rôle, comme au théâtre. Vous ne savez pas, vous les hétérosexuels ne savez pas à quel point les gays sont infidèles, jaloux et compétitifs. Ils sont instables. Je ne veux pas devenir instable, je vais trop mal. J'ai peur, mais je veux faire tomber les masques que j'ai appris à mettre à l'école de théâtre quand j'étais enfant. » C'est sa demande de maîtrise de l'angoisse et de la peur.

Après s'être présentée d'une voix forte et assurée, Nathj demeure silencieuse pendant un bon moment. En fait, elle semble être venue avouer une infraction à la loi italienne : elle a contribué à la fuite d'une très jeune maman et de ses deux fillettes que le tribunal des mineurs avait placées d'autorité dans ce service d'accueil. Elle pleure et rit en même temps, son corps secoué par deux émotions contradictoires simultanées. Elle s'évente la bouche d'une main, je ne sais pas si c'est pour avaler ou pour faire sortir les mots. En tout cas, c'est pour ouvrir la bouche pour parler. Sa voix s'affaiblit : d'affirmée, elle devient faible, ténue, presque un murmure. Puis elle parle : « de dictature, de violence, de traumatisme », en appuyant sur le mot « traumatisme » d'un ton dramatique. Sa jeune sœur a subi le même sort qu'elle, mais elle se trouve toujours en Hongrie avec leur père et elle ne va pas bien elle non plus. Son inquiétude est forte et j'ai beaucoup de mal à suivre le fil de ses signifiants sans sujet. Je lui demande, peut-être un peu hâtivement : « violence physique de la part de qui ? »

Elle ne peut pas me répondre, peut-être pas encore. Elle me fait signe que non de la main ou bien que c'est un non. Un non à quoi ?

Une autre chaîne reste dans mon esprit : « Violence physique, silence, fuite. » La dictature du silence ? Je ne sais pas. Partout, pour elle, il y a une dictature et une dictature du silence. Maintenant que je sais ce qu'elle a fait, je ne sais toujours pas pourquoi elle a fait ce qu'elle a fait de cette façon.

Leonard et Nathj ont tous les deux besoin de dire et de parler de cette peur qui frise la terreur, surtout ils ont le besoin d'être écoutés pour rentrer avec sa voix dans son Grand Autre.

Entre-temps, je m'interroge sur la dignité de mon transfert et sur les difficultés qui l'accompagnent pour s'accrocher d'une part à la certitude de leur Autre savoir alternatif lié aux émotions qui jaillissent de l'Autre scène.

J'ai ressenti le besoin de me renseigner davantage sur les principes postmodernes de la communauté LGBTQ+ qui, comme eux, a vu le jour au début des années 2000. Alors que les générations qui les ont précédés ont connu la dictature soviétique réelle : leurs grands-parents et leurs parents hongrois et albanais l'ont vécue jusqu'en 1989, date à laquelle les deux nations ont quitté le pacte de Varsovie.

Dans la réalité et le réel dans lesquels leurs ancêtres ont vécu pendant près de 50 ans, quelque chose de cruel et de redoutable s'est probablement inscrit dans la transmission générationnelle qui a certainement pu les conduire à une position d'aversion active et consciente qui, dans le cas de Leonart s'est réalisée avec la première émigration des parents immédiatement après la sortie du pacte de Varsovie. Mais de quelle Autre aversion Nathj et Leo font-ils état ?

Ce sont aussi des enfants de la « culture occidentale » moderne ; Nathj, étudiante en philologie romane qui connaît de nombreuses langues occidentales. Leonart, que la mère a initié à la beauté de l'art italien – « croyez-moi, l'Albanie était un désert », dit-il – est diplômé en ingénierie du design. Il conçoit actuellement des accessoires d'ameublement d'une qualité raffinée. Ils ont « culturellement » grandi dans la modification continue des liens sociaux et sexuels qui a commencé avec le premier mouvement de révolte contre la discrimination des homosexuels aux États-Unis en 1968. Dans ce premier collectif ont ensuite convergé ceux de la libération des pluralités de la femme de même que les partisans de l'éducation et de la parentalité en alternance. Et, en supplément, le polyamorisme et l'amour aromantique. En Italie, c'est « le peuple de l'Amour », la communauté Arcobaleno, qui comprend les LGBTQ+. Les leaders théoriques de cette nouvelle anthropologie ont émis l'hypothèse d'une théorie qui ne prévoit pas le lien fondamental du corps avec le langage, avec le signifiant. Ce lien, nous le plaçons à la base de la constitution du fantasme, qui est généralement ce que les parlêtres utilisent pour se mettre à l'abri de l'angoisse de castration. L'abri qui nous infantilise de diverses manières en nous attachant à l'ombre des certains objets, à des signifiants et à des positions qui se répètent à l'infini.

En ce qui concerne la singularité de leur cas, le fonctionnement de type phobique que j'ai détecté, je le renvoie aux effets de la dissymétrie entre le S et le A non barré qui se joue sur l'objet voix. Et c'est du côté du sujet que tombe la barre de la division et le reste. La première dissymétrie en rapport à l'Autre, pour entrer dans l'Autre... dépendre de l'Autre.

Sur cette articulation de leur fantasme fondamental, l'angoisse est issue de la dissymétrie entre le S barré et un Autre grand réel qui a joué avec la voix pour sa propre satisfaction de cette Hubris illimitée de la possession sexuelle ou de biens ou du pouvoir, même sur la vie de ses semblables. (Franz/Le frère Médard, le prêcheur éclairé qui est le personnage principal et charmeur dans « Les Élixirs du diable » d'Hoffman, en donne une représentation inquiétante.)

Dans le cas de Nathj, je le détecte à partir de la contiguïté sémantique de ses signifiants enfantins « mère, sœurs, communauté, violence, dictature », qui émerge en s'alignant comme une phrase verbale avec un sens sadique et porteur de sévices insupportables. Je crois que c'est ce qui l'a poussée jusque-là, à cet acte qu'elle est venue « dénoncer »... Elle l'a fait de cette façon, parce qu'elle ne pouvait le faire autrement : soit le silence et la fuite, soit le silence ou la fuite. Il s'agit d'une infraction grave au regard de la loi italienne, en rapport avec sa position professionnelle, d'où sa peur.

Mais qui était au fond cette Mère qui ne pouvait pas, ou ne voulait pas, échapper à la dictature ? Il s'agit pour elle de libérer sa mère, ou de se libérer de quelques questions au regard de sa mère dont elle n'a jamais dit un mot, jamais nommé.

Ce scénario la maintient dans une capture imaginaire avec ses ancêtres et elle finit par le rejouer sur la « scène féminine » de la communauté actuelle dans laquelle des femmes lui donnent des ordres indiscutables qu'elle doit à son tour donner à d'autres femmes, limitant de ce fait leur liberté dont elle est l'agent.

Si j'attribue à ce fantôme sadique le sens additionnel de « porteur de sévices » au sens premier de « *saevus* », qui signifie cruel, impitoyable avec les mots, pour elle cette scène ne peut que s'ouvrir sur la vision de l'outrage absolu de la dictature idéologique aux Noms des corps. Sous cette domination de l'Un absolu il ne reste que le silence et la destruction.

J'en viens maintenant à l'angoisse et à la terreur de Leonart de prendre et de perdre sa parole. Pour lui, l'évasion est dans le temps indéfini de l'impossibilité de faire son acte quand je l'entends parler du cauchemar d'être inexorablement « *sub-cubo* » d'un S1 trop grand, qu'il nomme enfin : « c'est le professeur de théâtre, ce gros pédophile homosexuel affamé, hurlant et menaçant, qui dès l'âge de 10 ans et jusqu'à il y a quelques mois encore le cherchait là où il savait qu'il le trouverait, s'imposant soudainement devant ses yeux pour lui rappeler qu'il ne pouvait pas lui échapper, qu'il ne pouvait en parler à personne sous peine d'être calomnié publiquement. »

Aussi le regard de cet autre lui enlève la parole. « Je ne peut plus vivre comme ça. C'est la première fois que je dis à quelqu'un », avec une forte émotion.

Comme je l'ai dit, le fondement postulé par la théorie identitaire de la communauté LGBTQ+ soutient la primauté inviolable de « ce que le corps demande », et il peut demander une satisfaction pansexualiste et son propre déni. Les asexués sont marqués de la lettre A. « Ce que le corps demande » serait alors ce que veut une entité naturelle que Leonart appelle « l'Identité authentique », qui est en relation directe avec des objets de satisfactions disponibles par des conduites et des schémas relationnels, appelés intersections ou interactions identitaires postmodernes.

Dans cette logique postmoderne, l'identité sexuelle pour la communauté LGBTQ+ doit être considérée comme « un fait de culture », la nouvelle culture de la reconfiguration post-binaire.

Tout cela est culturellement possible. Le dernier Manifeste de la communauté incite à « désirer toujours plus et mieux, vers de nouveaux modes et de nouveaux mondes. » Il s'agit du lent mouvement vers l'Utopie.

La révolution numérique a bien évidemment favorisé, tout comme dans le domaine des échanges économiques, la possibilité d'imaginer une dimension internationale et globale. Il a été possible de créer des relations qui ont fait circuler des textes, des récits existentiels et des langages, qui ont effectivement constitué un code fait d'acronymes, de sigles et de lettres en constante expansion. Un code, un aggloméré des lettres présenté avec l'autorité d'une science qui soutient que tout est décidable par la détermination du Sujet. Je crois que la certitude de ce Savoir réside dans l'Utopie de la récusation de la relation au négatif du langage, la récusation de ce qui échappe au langage, au signifiant, à S2. Comme s'il s'agissait d'un rejet actif de l'incomplétude, du manque, de la castration.

Alors, d'où prennent-ils la parole ?

De la terreur de la prendre, pour Leonart qui n'est pas paranoïaque lorsqu'il se sent « *sub-cubo* » d'un cauchemar. Son silence est lié à l'inhibition qu'il y a eu une véritable effraction de son corps: sa bouche a été le trou de chair tendre dont son professeur de théâtre, « ce monstre boulimique », a joui insatiablement. Après cette confession, il décide – et me le dit après l'avoir fait – de lui envoyer un mail – et pour information à la directrice de l'école – lui ordonnant de ne plus l'importuner et résiliant par la même occasion son contrat de travail pour la préparation des décors de théâtre. Avec des paroles écrites, qu'il écrit et s'inscrit et que l'autre lit, Leonart fait son acte de séparation. Il est très apaisé par cet acte et ajoute: « Vous comprenez à quel point j'étais bête! J'étais terrifié par une dénonciation publique et privée, tout en étant très jaloux, parce que je pensais être le seul pour lui. Je m'étais déjà rendu compte, sans vouloir l'admettre, que d'autres enfants étaient également convoqués dans son bureau, mais nous n'en avons jamais parlé entre nous. » Tous liés par le vœu du silence. Leo ne s'arrête pas là ; il rompt son silence avec son dernier petit ami infidèle qui a fait livrer à son bureau un colis parfumé qu'il renvoie à l'expéditeur. Il n'est plus – et seulement – un objet soumis qui reçoit tout ce qu'un autre adresse à ses trous.

Le travail avec Nathj avance très lentement. Elle va souvent en Hongrie chez son père, revient, semble se recomposer puis repart. C'est un automatisme cyclique, elle n'est bien nulle part. Je lui demande si elle était mieux à Milan, et là encore, c'est « oui et non. ». Enfin, c'est la répétition de l'unité du Tout et du Même.

Elle parle de manière très confuse des deux garçons à l'université qui lui ont fait la cour et qu'elle a repoussés et dénoncés au responsable du campus. Je comprends qu'elle puisse trouver insupportable même l'expression courtoise d'un désir masculin à son égard. Tout comme elle trouve insupportables ces « femmes viriles » qui l'obligent à mettre en pratique ce qu'elle doit faire pour son travail... Quelle intersubjectivité est-elle capable de supporter et de gérer ? J'en suis au point crucial de saisir un sens et une direction à la consistance des ses énonciations.

Avant la savante codification LGBTQ+ qui sature pour ces jeunes toutes les questions, la bisexualité se présentait normalement comme le mouvement basculant de la recherche de l'objet de la jouissance sexuelle. Mouvement qui serait des adolescents, ou un passage temporaire très à la mode aujourd'hui surtout pour les petites filles. Je ne pense pas que ce soit le cas de Nathj. Il me semble que dans l'échange avec l'autre, un semblable, homme ou femme qui est e qui le demande quelque chose résonne en elle la voix de la contrainte et son côté est de le réfuter. Ses oreilles, ainsi que ses yeux sont toujours ouverts à saisir cette inquiétante étrangeté de la dissymétrie verticale et horizontale que la fonction phallique inscrit en déterminant le binarisme sexuel et la dissymétrie entre les humains. Elle rejette cette division et cette différence dans toutes ses fonctions. Ce refus, démenti ou forclusion ou l'inscription symbolique qui n'a pas encore eu lieu, la cloue à l'angoisse de la privation de l'objet phallique. Sur la scène de l'échange Nathj apparaît comme une « aphone », Une sans voix qui fait des signes ou qui fait des actes qui peuvent signifier que quelque chose dans la spécularité est allé vers la promotion du phallus imaginaire. Et c'est en ce sens que son angoisse a un objet dont elle a été privée. Elle réclame ce dommage d'une manière imaginaire se soutenant d'un moi-idéal, i(a), avec quoi elle résiste au nom des ses identifications imaginaires de l'amour du Père et du partage de l'Amour universel.

Il s'agit de la nouvelle édition postmoderne de l'hystérie féminine ou ces sont aussi les conditions historiques de la naissance de l'homosexualité féminine ?

Il y a quinze jours, Nathj m'a raconté que lors d'une réunion, ses collègues ont exprimé une certaine déception face à son « état crépusculaire. » Elles doivent la réveiller le matin pour qu'elle prenne ses fonctions à l'heure. Elle s'absente sans prévenir personne, ni quand elle part en vacances ni quand elle est souffrante, elles doivent donc la chercher pour avoir de ses nouvelles et la directrice a ajouté qu'« on ne se comporte pas comme ça, ce comportement dure depuis trop longtemps. » Nathj s'est offusquée de cette remarque, de ces paroles d'autorité. Elle est contrariée et a décidé d'interrompre son service civique. Elle me dit qu'en septembre elle partira en Suède où un groupe d'activistes de la communauté lui a proposé de s'occuper d'un centre d'éducation alternative pour des enfants. Je trouve ici la confirmation de mon hypothèse concernant la libération physique de cette jeune mère comme d'un acte silencieux de dénonciation d'une loi scandaleuse. C'est sa mission culturelle qu'elle a entrelacé à « la pédagogie privée » de son Père selon sa version. Son désir manifeste est de travailler dans une véritable communauté de la LGBTQ+, c'est-à-dire dans cet Autre lieu collectivisé et homophonique jusqu'à présent imaginé qui vient prendre une dimension dans la réalité. Nous verrons bien si la force de ce désir lui permettra enfin de tenir, de tenir elle-même et de se tenir avec les autres.

Je me demande actuellement quelle *autre* intersubjectivité il lui est possible de soutenir si ce n'est dans les conditions du discours de la fraternité et de la concorde de l'Amour Universel que la communauté lui assure à un niveau Idéale. Elle fera certainement l'expérience du lent cheminement vers l'Utopie.

À quoi le discours psychanalytique m'a-t-il été utile par rapport à mon transfert avec Nathj ?

D'abord, à lire que ses propos sont un acte de dénonciation de l'autorité et de l'altérité de la voix d'un Maître qui sonne à l'intérieur de son corps avec la résonance d'un trou, d'un gouffre insupportable. Cette structure de l'angoisse m'a fait penser à les inhibitions spécifiques des quatre fonctions du corps que Freud a examinées dans « Inhibition, symptôme, angoisse ». Je reviendrai sur cette question.

Puis, à lire l'esquisse idéal de sa voie dans un monde là où il y aurait la garantie de vivre autrement avec les autres à partir du statut respecté de son corps. Je ne sait pas s'il y a eu une autre « effraction physique » qu'elle ne m'a pas dit. Celui dont elle ne cesse d'en parler, de s'écrire dans le rapport croisé de la voix avec ses oreilles et son regard est restée figé à la spécularité persécutrice du double. De là vient son aversion pour la voix insupportable d'un autre qu'elle vise à démentir.

Mais, où finira avec ce *nomadisme* agité et toujours décevant ? C'est-à-dire, où peut aboutir cette mission alimenté par le supplément de l'aliénation à la Jouissance « en plus » que le discours de la communauté LGBTQ+ lui promet pour vivre d'une manière nouvelle dans un nouveau monde. Un monde étranger à la « fonction métaphorique » du semblant qui m'avais frappée depuis notre premier rencontre.

Mais, enfin comme puis-je justifier ces mes suppositions du pont de vue de la géométrie nodale.

Lacan, dans la troisième leçon du séminaire « Le Sinthome », revient sur la question de « l'inquiétante étrangeté » qu'il avait close dans le séminaire sur l'Angoisse par la question du double en nous invitant à aller lire Freud et Hoffman, qui fut le premier écrivain qui, dans l'histoire de la littérature occidentale, a écrit sur la division subjective des humains. Lacan revient ici sur la question du double dans le sens de la duplication et de la division des anneaux du nœud borroméen pour y démontrer le principe mathématique de l'équivalence des trois cercles. Nous savons qu'ici Lacan vient à poser les bases de la configuration du nœud de Joyce.

« Je dois dire que, je cite presque textuel, que cette géométrie, celles des nœuds, manifeste une géométrie tout à fait spécifique, originale et est quelque chose qui exorcise cette inquiétante étrangeté. C'est-à-dire que le propre de l'inquiétante étrangeté est qu'elle indiscutablement relève de l'Imaginaire. Ce qui rend l'étrangeté étrange à soi-même c'est que l'Imaginaire se déploie en deux cercles qui relient à l'Imaginaire du corps une inhibition spécifique qui se caractérise spécialement de l'inquiétante étrangeté que je me permettrais de noter ce qu'il en est, quant à sa place de la dite étrangeté ». On voit sur le dessin qu'elle occupe la place de la Jouissance phallique.

(fig. III-3 à la pag. 59)

« Cette spécifique et personnelle Inhibition est en rapport étroit avec l'Inconscient ». Cet rapport débordé de l'Inconscient obscurcit, limite ou efface la fonction phallique qui devient inopérant dans l'Imaginaire et dans le réel du corps. De cette manière, la nomination, l'emplacement des trous, du vrai trous sont modifiés. Je pense que cette spéciale et féminine inhibition qui vient de l'Inconscient en étroit rapport avec le réel et l'imaginaire du corps, d'étrange il y a que à l'ordinaire limitation de la Jouissance phallique pour une femme, dans le cas de Nathj, s'ajoute l'exclusion spécifique de la libido de son corps. C'est-à-dire ce qui donne la matérialité nécessaire à la structure de la jouissance phallique.

« Dans ce cas, pas par hasard, ce qui frappe, ce qui joue dans l'ordre de la limitation réside dans le fait que l'Imaginaire ex-siste au Réel », dit Lacan. L'Imaginaire rencontre cet heurt, cette pierre d'achoppement qui réside dans le fait que l'Imaginaire ex-siste au Réel. Et c'est l'Imaginaire qu'il cogne, qu'il rencontre cet heurt que nous entendons mieux, encore mieux ». Sur ce support très subjectif, qui pourrait à mon avis prendre l'écriture de la configuration nodale *RIS*, qui est apte à justifier la consistance imaginaire du narcissisme secondaire, ou le tour du discours Idéalisé et le virage vers la fraternité de l'Amour Universel, Lacan ajoute une option intéressante: « sur ce support si subjectif, si personnel une *quatrième corde* s'impose que j'ai appelée Sinthome. Dans cette autre chaîne à quatre termes, la floculation possible des quatre termes dans cette tresse subjective sur la totalité de la texture il y a un point choisi dont on trouve le terme. C'est en cela qui consiste le Sinthome, non pas en tant qu'il est personnalité. Le fait est que par rapport aux trois autres, il est spécifié qu'il est Sinthome et névrotique ». Et hystérique, dans le cas de Nathj.

Cela semble le cas où: « Le Sinthome se relie à l'Inconscient et l'Imaginaire se lie au Réel, nous avons à faire à quelque chose d'où provient le Sinthome. »

C'est de plus en plus l'affaire de la question de l'énonciation, parce que j'ai appris une fois de plus que l'énonciation est l'énigme qui vient de plus en plus dans une fonction de réparateur au cas où l'Inconscient et le Réel, ils ne tiennent pas.

Dans certains cas « l'obstacle » où on va à chercher le sens et la direction, c'est l'hypothèse sur laquelle je travaille ainsi dans le groupe du cartel de « L'infanzia maltrattata ». C'est-à-dire, à l'égard des enfants et des adolescents codés par des spécialistes avec les acronymes des différents troubles de l'apprentissage, du comportement ou du spectre autistique. Je profite donc de cette occasion pour vous remercier de votre attention et également mes camarades de travail qui me font une bonne compagnie dans ce pas simple travaille avec les parents et les garçons eux-mêmes qui souvent profitent de ces « certifications » qui allègent temporairement la leur première responsabilité.

